

Delegue (Yves), *Théologie et poésie, ou la parole de Vérité. La querelle entre Jacques Locher et Jacques Wimpeling (1500-1510)*

Paris, Champion, 2008, 223 p.

Francis Rapp



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1601>

DOI : [10.4000/alsace.1601](https://doi.org/10.4000/alsace.1601)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 492-494

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Francis Rapp, « Delegue (Yves), *Théologie et poésie, ou la parole de Vérité. La querelle entre Jacques Locher et Jacques Wimpeling (1500-1510)* », *Revue d'Alsace* [En ligne], 135 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1601> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.1601>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Delegue (Yves), *Théologie et poésie, ou la parole de Vérité. La querelle entre Jacques Locher et Jacques Wimpheling (1500-1510)*

Paris, Champion, 2008, 223 p.

Francis Rapp

RÉFÉRENCE

Delegue (Yves), *Théologie et poésie, ou la parole de Vérité. La querelle entre Jacques Locher et Jacques Wimpheling (1500-1510)*, Paris, Champion, 223 p., 2008

- 1 Yves Delègue a sorti de l'oubli les textes qui montrent avec quelle véhémence des humanistes étaient capables de se disputer. La querelle qui mit aux prises Jacques Locher et Jacques Wimpheling n'occupait pas jusqu'à présent dans l'historiographie française la place qui lui revenait. Il était juste qu'elle lui fût donnée et il convient de féliciter Yves Delègue de l'avoir fait.
- 2 L'affaire avait opposé d'abord deux professeurs de l'université d'Ingolstadt, Jacques Locher et Georges Zingel. Le premier était un jeune homme dont la réputation était aussi brillante que récente ; l'empereur Maximilien de Habsbourg lui avait décerné la couronne de poète en 1497 et, la même année, paraissait la traduction latine de *la Nef des fous* que Brant, naguère le maître de Locher à Bâle, avait commandée à son ancien élève. Zingel était, lui, le vieux briscard qui avait parcouru le cursus universitaire de bout en bout, honorablement mais sans éclat. Ses cours, suivis par une poignée d'apprentis théologiens, étaient sûrement classiques et sans doute ternes. Ceux de Locher, lecteur *in poesi*, enthousiasmaient son auditoire. Les étudiants étaient invités à jouer les pièces que Locher avait composées et dans lesquelles lui-même ne dédaignait pas de tenir un rôle. Au demeurant, en chaire, il n'était pas moins acteur que sur les

planches et déclamaient plus qu'il ne professait. Le succès de Locher finit par horripiler Zingel qui, jouant sur les mots, traita les Muses auxquelles Locher se référait constamment de « mules », stériles comme le sont les mules.

- 3 La réplique ne fut pas seulement cinglante mais aussi lourde. A trois reprises, en 1503, en 1505 et en 1506, Locher contre-attaqua, retournant à son adversaire le reproche qu'il avait cru devoir formuler. Non, ce n'étaient pas les Muses, mais la théologie scolastique qui était stérile. Elle ne donnait que des excréments pieusement recueillis par des théologastres. Ce n'était pas la grossièreté des propos qui décida Jacques Wimpheling à venir à la rescousse de Zingel ; il se servait volontiers d'armes du même calibre. Non, ce qui l'avait fait sortir de ses gonds – une fois de plus, car cela lui arrivait souvent –, c'était la critique à l'acide des institutions universitaires. La renaissance du passé lointain, celui de l'antiquité classique, allait-elle provoquer le rejet du passé proche, celui que la scolastique avait façonné ? Wimpheling ne voulait pas de rupture. Il avait accueilli les humanités parce qu'il en attendait des progrès dans l'ordre de la pédagogie. Il en faisait un moyen ; elles ne devaient pas être une fin. L'humanisme – dans le sens large qu'a ce mot créé par les penseurs du XIX^e siècle –, Wimpheling ne pouvait que s'en méfier ; comme Brant d'ailleurs, qui prit le parti de Zingel et dit avoir honte de son ancien élève. Emporté par la passion, Wimpheling s'efforça de réduire à peu de choses l'utilité de la poésie ; elle servait tout au plus à dérouiller l'esprit des enfants ; elle leur apprenait à manier en virtuoses la langue latine à force de jouer avec les règles de la prosodie. Encore convenait-il de ne pas prendre pour modèles tous les poètes. Il y en avait de dangereux pour les bonnes mœurs et Locher lui-même n'avait pas imité la Panthia de Beroalde, une Italienne dont les amours adultères sont décrites avec complaisance. Sur ce chapitre, Wimpheling était particulièrement sévère. De la poésie, bonne pour des tâches subalternes, il ne fallait pas tenter de se servir pour chercher et pour exprimer la vérité, seule la prose était faite pour cette noble mission ; elle était virile, tout comme la poésie était féminine ; mêler les deux n'aboutissait qu'à fabriquer un hermaphrodite !
- 4 La dureté de ces propos n'étonnera pas ceux qui connaissent le tempérament de leur auteur ; Wimpheling avait la colère prompte et forte. Mais il est possible, comme le pense Yves Delègue, qu'il ait « ressenti la peur d'un homme qui, après avoir allumé l'incendie sans le savoir, fait tout pour l'éteindre, mais craint qu'il soit trop tard ». Wimpheling regrettait-il d'avoir favorisé le renouveau des lettres antiques parce qu'il leur découvrait une nocivité manifestée soudain par les écrits de Locher ? La nouvelle génération des humanistes avait, en effet, une propension à la censure impitoyable de l'héritage scolastique et dévot qui déplaisait à ses aînés : or ce qui gênait Brant aussi bien que Wimpheling, c'était la présence, à la tête des jeunes, du « prince des lettres ». *L'Eloge de la folie*, sorti des presses en 1511, un an après la parution de la réponse de Wimpheling à Locher, malmenait les *neoterici* plus cruellement que ne l'avait fait le *lector in poesi* d'Ingolstadt. Le prestige d'Erasmus était si grand que Wimpheling crut devoir s'expliquer. Dans deux épîtres, il se défendit d'être un adversaire de la poésie. Pour autant, il ne gagna pas l'estime d'Erasmus. Le camp des humanistes n'était plus vraiment uni. Ce qui n'avait d'abord été qu'une chamaillerie « dans les Clochemerles rhénanes » avait révélé des discordances graves au sein du mouvement qui prônait le « retour des belles lettres ».
- 5 Il est vrai qu'une révolution autrement profonde que la mise en cause des ratiocinations scolastiques devait, moins d'une décennie après cette querelle,

bouleverser la chrétienté. Erasme, Wimpheling et Locher se retrouveraient alors du même côté, celui des adversaires de Luther ! La querelle déclenchée par la mauvaise humeur de Zingel agacé par son *Wunderkind* de collègue n'était-elle qu'un de ces grondements qui annoncent l'orage ? Yves Delègue ne le pense pas. Il est frappé par l'impétuosité de la dispute. « Le verbe, dit-il, débouchait sur la violence... les mots découvraient la redoutable efficacité de leur imaginaire... le fanatisme était en train de naître, dont Voltaire ne triomphera pas. » De telles perspectives sont trop larges pour qu'un historien, dont les horizons sont beaucoup plus étriqués, puisse se prononcer à leur sujet. L'auteur de cette attachante publication de textes, pourvue d'une belle introduction, n'en voudra pas au recenseur de faire son métier d'érudit et de combler une minuscule lacune : le personnage non identifié auquel se réfère Wimpheling (p. 140) est le cardinal Bernardin Carvajal, légat du pape auprès de Maximilien en 1496 et en 1507.